

Leçon

Leçon portant sur les programmes des classes de collège et de lycée.

Durée de la préparation: trois heures ; durée de l'épreuve : une heure (exposé : quarante minutes ; entretien : vingt minutes) ; coefficient 3.

L'épreuve porte sur un texte de langue française. Elle consiste en une explication de texte assortie d'une question de grammaire référée aux programmes des classes de collège ou de lycée. La méthode d'explication est laissée au choix du candidat. La présentation de la question de grammaire prend la forme d'un développement organisé en relation avec les programmes.

La leçon est suivie d'un entretien avec le jury au cours duquel le candidat est invité à justifier ses analyses et ses choix.

Sujet n° 1

Texte : Théophile de Viau, *Œuvres poétiques* (éd. Guido Saba, Classiques Garnier/Poche, 2008, pp. 166-167) : Première partie des *Œuvres poétiques*, poème XLVII.

ODE

Je n'ai repos ni nuit ni jour, Je brûle, je me meurs d'amour, Tout me nuit, personne ne m'aide, Le mal m'ôte le jugement, Et plus je cherche de remède, Moins je trouve d'allègement ¹ . 6	Mais suis-je point dans un tombeau ? Mes yeux ont perdu leur flambeau, Et mon âme Iris l'a ravie ; Encor voudrais-je que le sort Me fit avoir plus d'une vie Afin d'avoir plus d'une mort. 30
Je suis désespéré, j'enrage, Qui me veut consoler m'outrage, Si je pense à ma guérison Je tremble de cette espérance, Je me fâche ² de ma prison, Et ne crains que ma délivrance. 12	Plût aux dieux qui me firent naître, Qu'ils eussent retenu mon être Dans le froid repos du sommeil, Que ce corps n'eût jamais eu d'âme, Et que l'amour ou le soleil Ne m'eussent point donné leur flamme !
Orgueilleuse et belle qu'elle est, Elle me tue, elle me plaît ; Ses faveurs, qui me sont si chères, Quelquefois flattent mon tourment, Quelquefois elle a des colères Qui me poussent au monument. 18	Tout ne m'apporte que du mal, Mon propre démon ³ m'est fatal, Tous les astres me sont funestes ; J'ai beau recourir aux autels, Je sens que pour moi les célestes Sont faibles comme les mortels ? 42
Mes amoureuses fantaisies Mes passions, mes frénésies, Qu'ai-je plus encore à souffrir ? Dieux, destins, amour, ma maîtresse, Ne dois-je jamais ni guérir, Ni mourir du trait qui me blesse ? 24	O destins ! tirez-moi de peine, Dites-moi si cette inhumaine Consent à mon affliction ; Je bénirai son injustice, Et n'aurai d'autre passion Que de courir à mon supplice. 48

¹ *Allègement* : soulagement.

² *Je me fâche* : Je m'afflige.

³ *Démon* : génie tutélaire.

Las ! je ne sais ce que je veux,
Mon âme est contrainte à mes vœux,
Ce que je crains je le demande,

Je cherche mon contentement,
Et quand j'ai du mal j'appréhende
Qu'il finisse trop promptement.

54

Grammaire : en vous appuyant sur l'ensemble du poème, vous étudierez la proposition subordonnée relative en un développement organisé et référé au cycle d'orientation des collèves (classe de troisième).

Sujet n° 2

Texte : La Fontaine, *Les Fables (1678-1679)*, Livre VII, fable 3.

Le Rat qui s'est retiré du monde

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère:
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? Que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.»
Ayant parlé de la sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Que désignai-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Grammaire : en vous appuyant sur ses occurrences dans le texte, vous étudierez le mot « que » en un développement organisé et référé au cycle d'orientation des collèves (classe de troisième).

Sujet n° 3

Texte : L'Abbé Prévost, *Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731)

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! Que ne le marquais-je un jour plus tôt ! J'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse.

Grammaire : en vous appuyant sur un passage du texte (du début jusqu'à "jusqu'au transport"), vous étudierez les emplois des temps verbaux en un développement organisé et référé à l'enseignement de la langue dans les classes de lycée.

Sujet n° 4

Texte : Musset, *Lorenzaccio* (1834), Acte I, scène 6

Scène 6

Le bord de l'Arno.

Marie Soderini, Catherine.

CATHERINE — Le soleil commence à baisser. De larges bandes de pourpre traversent le feuillage, et la grenouille fait sonner sous les roseaux sa petite cloche de cristal. C'est une singulière chose que toutes les harmonies du soir, avec le bruit lointain de cette ville.

MARIE — Il est temps de rentrer ; noue ton voile autour de ton cou.

CATHERINE — Pas encore, à moins que vous n'avez froid. Regardez, ma mère chérie ; que le ciel est beau ! Que tout cela est vaste et tranquille ! Comme Dieu est partout ! Mais vous baissez la tête ; vous êtes inquiète depuis ce matin.

MARIE — Inquiète, non, mais affligée. N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo ? Le voilà la fable de Florence.

CATHERINE — ô ma mère, la lâcheté n'est point un crime ; le courage n'est pas une vertu. Pourquoi la faiblesse est-elle blâmable ? Répondre des battements de son cœur est un triste privilège ; Dieu seul peut le rendre noble et digne d'admiration. Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes ? Une femme qui n'a peur de rien n'est pas aimable, dit-on.

MARIE — Aimerais-tu un homme qui a peur ? Tu rougis, Catherine ; Lorenzo est ton neveu, tu ne peux pas l'aimer. Mais figure-toi qu'il s'appelle de tout autre nom, qu'en penserais-tu ? Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval ? Quel homme lui serrerait la main ?

CATHERINE — Cela est triste et cependant ce n'est pas de cela que je le plains. Son cœur n'est peut-être pas celui d'un Médicis ; mais, hélas c'est encore moins celui d'un honnête homme.

MARIE — N'en parlons pas, Catherine ; - il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils.

CATHERINE — Ah ! Cette Florence ! C'est là qu'on l'a perdu. N'ai-je vu briller quelquefois dans ses yeux le feu d'une noble ambition ? Sa jeunesse n'a-t-elle pas été l'aurore d'un soleil levant ? Et souvent encore aujourd'hui il me semble qu'un éclair rapide... - je me dis malgré moi que tout n'est pas mort en lui.

MARIE — Ah ! Tout cela est un abîme. Tant de facilité, un si doux amour de la solitude ! Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, tout baigné de sueur, avec ses gros livres sous le bras ; mais un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs ; il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse : « Celui-là est pauvre, celui-là est ruiné ; comment faire ? » Et cette admiration pour les grands hommes de son Plutarque ! Catherine, Catherine, que de fois je l'ai baisé au front, en pensant au père de la patrie !

CATHERINE — Ne vous affligez pas.

MARIE — Je dis que je ne veux pas parler de lui, et j'en parle sans cesse. Il y a de certaines choses, vois-tu, les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils eût été un débauché vulgaire ; que le sang des Soderini eût été pâle dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne me désespérerais pas ; mais j'ai espéré, et j'ai eu raison de le faire. Ah ! Catherine, il n'est même plus beau ; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage. Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble, et le mépris de tout.

CATHERINE — Il est encore beau quelquefois dans sa mélancolie étrange.

MARIE — Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône ? N'aurait-il pas pu y faire monter un jour avec lui la science d'un docteur, la plus belle jeunesse du monde, et couronner d'un diadème d'or tous mes songes chéris ? Ne devais-je pas m'attendre à cela ? Ah ! Cattina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir jamais fait certains rêves. Cela est trop cruel d'avoir vécu dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, de s'y être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une mesure ensanglantée, pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère.

CATHERINE — Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route ; rentrons, Marie, tous

ces bannis me font peur.

MARIE — Pauvres gens ! Ils ne doivent que faire pitié ! Ah ! Ne puis-je voir un seul objet qu'il ne m'entre une épine dans le cœur? Ne puis-je plus ouvrir les yeux? Hélas! Ma Cattina, ceci est encore l'ouvrage de Lorenzo. Tous ces pauvres bourgeois ont eu confiance en lui ; il n'en est pas un, parmi tous ces pères de famille chassés de leur patrie, que mon fils n'ait pas trahi. Leurs lettres, signées de leur nom, sont montrées au duc. C'est ainsi qu'il fait tourner à un infâme usage jusqu'à la glorieuse mémoire de ses aïeux. Les républicains s'adressent à lui comme à l'antique rejeton de leur protecteur; sa maison leur est ouverte, les Strozzi eux-mêmes y viennent. Pauvre Philippe ! Il y aura une triste fin pour tes cheveux gris ! Ah ! Ne puis-je voir une fille sans pudeur, un malheureux privé de sa famille, sans que tout cela ne me crie : Tu es la mère de nos malheurs ! Quand serai-je là ? (Elle frappe la terre.)

(Elles s'éloignent. - le soleil est couché. - Un groupe de bannis se forme au milieu d'un champ.)

Grammaire : en vous appuyant sur leurs occurrences dans un passage du texte (depuis le début du texte jusqu'à « tout n'est pas mort en lui ») vous étudierez les types de phrase en un développement organisé et référé au cycle d'adaptation (classe de sixième) des collèves.

Sujet n° 5

Texte : Proust, *Du côté de chez Swann*, « Première partie : Combray », 1913.

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison, mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était pas allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottai une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur ! c'est déjà le matin ! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas ; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit ; on vient d'éteindre le gaz ; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

Grammaire : en vous appuyant sur le premier paragraphe du texte, vous étudierez l'emploi des temps verbaux en un développement organisé et référé à l'enseignement de la langue dans les classes de lycée.